

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Jean-Paul Clément, (séance du lundi 27 juin 2005)

Gérald Antoine : Comme il faut bien choisir, je me borne à deux questions. Vous avez dit : « Chateaubriand, après s'être rallié au Premier Consul, a combattu l'Empereur. » - Oui sans doute ! Cependant, le jugement de l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* n'est pas si simple. Rappelons-nous ses termes : « Bonaparte (il ne l'appelle presque jamais autrement) était un poète en action, un génie immense dans la guerre etc. etc. Comme politique ce sera toujours un homme défectueux. » Je retiens le premier jugement : « un poète en action ». Chateaubriand, juge de Napoléon, ne fut-il pas, quant à lui, un poète en histoire ? Bref, n'avons-nous pas affaire à la rencontre de deux grands créateurs, chacun à sa manière, de mythe et de légende ?

Ma seconde question est plus réellement interrogative, si j'ose dire : ne pensez-vous pas qu'il faille établir un lien entre le chapitre des *M.O.T.* intitulé « Destruction du monde napoléonien » (Livre XXIV^e, chap. 13) et la célèbre page ultime de l'ouvrage : « En traçant ces dernières lignes le 16 novembre 1841 (...) j'aperçois la lune pâle et élargie qui s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par les premiers rayons de l'Orient. On dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau monde commence ... »

Or, les cendres de l'Empereur viennent tout juste d'être transférées sous la flèche des Invalides. Cet ancien monde qui finit et dont s'est nourri le poète de l'histoire, n'est-il donc pas, depuis son début jusqu'à son issue, celui de l'incommensurable légende impériale ?

*
* *

Alain Plantey : Charles de Gaulle a écrit que, si certains hommes sont grands, c'est parce qu'ils l'ont voulu. Sachant qu'il donna lieu à une légende, comment un homme d'Etat peut-il la construire de son vivant ? Est-ce possible ? Alexandre, César et Napoléon ont fait naître des adjectifs qualificatifs : on peut être napoléonien. Quels sont les points sur lesquels l'histoire doit insister ? En quoi le chapeau de Napoléon a-t-il de l'importance ? Il me semble que le jugement de chacun sera coloré par sa propre version de l'histoire. Le jugement de l'Anglais ne sera pas celui du Russe. Mais quand même, de son vivant, Napoléon a construit sa légende, il savait ce qu'il faisait à cette fin, de façon utilitaire.

*
* *

Roland Drago : Ma première question concerne la vie de Chateaubriand avant la rupture. Quand il est revenu d'Angleterre et qu'il a publié le *Génie du christianisme*, il a tenté de se rapprocher de Napoléon, il le raconte lui-même, avec Lucien lors de cette entrevue aux Tuileries, ou après la nomination à l'ambassade de Rome et celle de ministre plénipotentiaire en Suisse. Or que se serait-il passé si Réal était arrivé à l'heure et si l'exécution n'avait pas eu lieu ? Aurait-il continué à travailler avec Napoléon ou aurait-il trouvé un autre prétexte ? Ou est-ce que cette période de quatre ou cinq ans au cours de laquelle il a fréquenté le Premier Consul et son entourage n'a été qu'un simple passage ?

La deuxième question est la suivante : pourquoi avez-vous choisi Pouchkine plutôt que Tolstoï ? Peut-être est-ce parce que vous vouliez rompre avec un certain classicisme. Il faut faire à propos de Pouchkine plus de recherches qu'on en ferait en lisant Tolstoï. Un

rapprochement s'impose, qui n'a jamais été fait par Pouchkine, entre Boris Godounov et Napoléon. Le héros de la *Dame de pique* est un officier du génie or Pouchkine aurait pu choisir un officier d'artillerie. On aurait alors trouvé une correspondance plus complète.

*
* *

Claude Dulong-Sainteny : Mazarin a été le metteur en scène de Louis XIV : « l'Etat c'est moi » ou du moins la phrase qu'on a réécrite ainsi, c'est lui qui l'a soufflée à Louis XIV jeune homme, qui est venu la prononcer au Parlement en costume de chasse, ce qui d'ailleurs a impressionné plus que tout les vieux parlementaires en robe noire. Le soleil comme emblème, c'est encore Mazarin qui l'a inventé... Est-ce que Napoléon a bénéficié de la même façon de la présence d'un conseiller en relations publiques pour former son personnage et donc sa légende ?

*
* *

Charles Hargrove : *In cauda venenum*, si l'on peut dire... Monsieur Drago a émis des doutes sur la victoire de Waterloo ; or, je crois qu'à l'époque, il y en avait peu. Je souhaiterais compléter ce qu'a dit notre confrère sur l'attitude de l'opinion anglaise vis à vis de Napoléon. Il n'y a pas que Byron. Byron était un personnage excentrique et pas du tout caractéristique de la société anglaise de l'époque bien que membre de la Chambre des Lords. Même avant les dernières grandes batailles, il y a eu en Angleterre tout un courant d'opinion favorable à Napoléon, même si c'est une chose qui pour moi est difficile psychologiquement à expliquer puisque l'Angleterre se sentait assiégée. Par ailleurs, comme vous le savez, 1815 a été considéré comme la fin de la deuxième guerre de 100 ans et, à cette époque, les Anglais pensaient vraiment qu'ils vivaient sous une menace permanente de l'envahisseur. En dehors des romantiques comme Byron, il y avait des politiques qui avaient les pieds sur terre. Les Anglais ont la réputation de pragmatisme et, en la matière, Lord Holland et les wigs étaient favorables à l'Empereur même à l'époque où son hégémonie s'étendait sur l'Europe sans beaucoup de contestation.

Ce n'est donc pas seulement après la chute de l'Empire qu'il y a eu un mouvement romantique en sa faveur. Cette dernière défaite était en fait une victoire, et je parle ici de l'exil à Sainte-Hélène. Ce qui est frappant c'est la fascination exercée sur tous les Anglais avec lesquels Napoléon entrait en contact. Je ne parle pas seulement des marins dans les bâtiments où Napoléon a été détenu, mais des officiers à Sainte-Hélène. Il a ainsi exercé une véritable fascination et si je me souviens bien on faisait visiter Longwood par des officiers du régiment qui étaient stationnés à Sainte-Hélène. Il y a une extraordinaire dichotomie entre la fascination pour l'homme et le héros d'une part et la crainte de la tyrannie napoléonienne qui aurait pu s'exercer sur l'Angleterre d'autre part.

Comment est-il possible que Napoléon ait pu croire après la défaite de Waterloo, comme il le souligne dans une lettre célèbre écrite au Prince Régent, qu'il déposait à ses pieds sa personne et souhaitait vivre en simple citoyen sur le territoire anglais ? Ces deux choses me paraissent complètement contradictoires.

Je voudrais souligner qu'un des plus beaux livres écrit sur l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène a été écrit par un Premier ministre britannique, Lord Rosebery. *Napoleon the last*

phase date de 1900 et a vraiment été un éloge pas du tout romantique, mais mesuré du grand héros.

*
* *

Réponses :

A Gérald Antoine : L'exécution du Duc d'Enghien précède juste l'avènement de Napoléon à l'Empire. Mais s'il existe une rupture politique, vous avez raison de dire que subsiste une relation ambiguë. Napoléon sait reconnaître que Chateaubriand est le plus grand écrivain de son règne. On sait les tentatives nombreuses qu'il fit, notamment lorsqu'il obtient contre une majorité qui est hostile de le faire élire à une voix dans la classe de littérature de l'Institut. Chateaubriand estime justement que Napoléon éprouve pour lui « un mélange de haine et d'attrait ». La réciproque est vraie.

Tous les deux ont été des poètes en histoire et en action, attirés par des grandes épopées. L'épopée vers l'Orient, par exemple, qu'a tentée un moment Bonaparte après l'échec de l'expédition d'Égypte. Même réflexion chez Chateaubriand, quand il entreprend son voyage autour de la Méditerranée et médite au cap Sounion : il voit Napoléon comme celui qui va réaliser le rêve d'Alexandre.

Le facteur déterminant de 1804 me semble dans le goût invétéré que cultive Chateaubriand pour les causes perdues. Jusque là son royalisme était tiède, brusquement il voit une famille dispersée à travers le monde, un Prince enlevé en territoire étranger, exécuté après un jugement sommaire, sans sépulture et inhumé à la hâte dans les fossés de Vincennes. Cet événement fait déjà de Chateaubriand l'homme des missions impossibles, le paladin du service inutile, qu'il perpétuera jusque dans ses voyages à Prague en 1833.

En réponse à votre deuxième question, je ne suis pas sûr que l'ancien monde soit le monde napoléonien. Je crois que c'est plutôt l'ancien monde qu'il a connu et qui s'enfoncé irrémédiablement lorsqu'il dit que chaque jour on balaye dans la rue les monarchies tombées. Je crois que ce prophète anti-modernes demeure attaché à cet ancien monde aristocratique qui peut revivre, mais uniquement à travers le mythe ou la légende que Napoléon a su insuffler à son temps.

A Alain Plantey : Le Général de Gaulle aussi a forgé sa légende par l'action et par les mots. Il a été tout à la fois l'homme de guerre, l'homme d'Etat, mais aussi l'orateur. Tous ses faits et déclarations ont concouru à la légende, et les *Mémoires de guerre* vont ciseler la médaille. L'image de Napoléon, colportée – le chapeau, la main glissée dans la redingote grise –, a influencé le peuple français. Plus encore les peintres issus de la Révolution (David, Gros...) se sont mobilisés à son service, qu'il s'agisse de *Bonaparte au pont d'Arcole* ou des *Prisonniers de Jaffa*. Ce sont des reconstitutions historiques mais correspondant pleinement à l'imaginaire romantique. Napoléon a bénéficié de se trouver immergé dans une époque qui était prête à engendrer un mythe et aspirait à l'incarner. Lithographies, boîtes, assiettes... se sont diffusées dans le pays. Le livre de B. Ménéger, le *Napoléon du peuple*, montre qu'en dehors des grands écrivains, les colporteurs (Béranger par exemple), qui apportaient des rubans, des livres libertins et des souvenirs sur Napoléon, ont contribué à répandre la légende de l'Empereur, d'un homme venu du peuple que l'on chantait dans les guinguettes, dans les villages. C'est à partir de là que s'est développé le mythe.

A Roland Drago : J'ai choisi trois écrivains presque contemporains, qui incarnent l'âme de leur pays – même si Byron détestait ses compatriotes –, et j'ai voulu montrer

comment s'est opéré chez eux un revirement après 1814, aussi bien pour Chateaubriand que pour Pouchkine ou Byron, en faveur de Napoléon, tous trois contemporains, lecteurs assidus de mémoires et de souvenirs sur l'Empereur. J'ai choisi Pouchkine. On aurait pu aussi citer Lermontov, Dostoïevski, Tolstoï..., mais le point d'acmé de la légende napoléonienne est atteint avec ces trois écrivains plus encore qu'avec Tolstoï, chez qui est à l'œuvre, chez qui s'engage le processus de démythification. Ma communication était donc centrée sur le premier tiers du XIX^e siècle, où le mythe prend corps et se répand à travers toute l'Europe.

Quant à la campagne de Waterloo je crois que la partie était perdue et que les coalitions se seraient constamment reformées contre une France isolée. Elle était perdue déjà en 1814 et ce ne sont pas quelques accidents ou les retards (accidentels ou non) de tel ou tel qui ont fait perdre la bataille. En 1814 les coalisés voulaient chasser Napoléon, mais lui ont donné une compensation, une dotation de deux millions – il est vrai jamais versée – et l'île d'Elbe. Il demeure en Europe et conserve son titre d'Empereur. Après les Cent-Jours, des coalisés l'ont déclaré « hors-la-loi ». Les alliés veulent punir non seulement Napoléon, mais la France de s'être ralliée aussi rapidement et avec versatilité – ou par regain de jacobinisme sur le thème « la patrie en danger » de 1792, dont témoigne Thibaudeau dans ses *Mémoires* – à Napoléon. La France s'est vu arracher des places fortes et fut occupée jusqu'en 1818, date du traité d'Aix-la-Chapelle. C'étaient la France et les Français qui étaient visés autant que Napoléon, qui s'était remis entre les mains de l'Angleterre espérant qu'il serait mieux traité que par les Russes. Je ne suis pas sûr qu'il ait fait le bon choix. La France était exsangue et avait perdu pratiquement toutes ses colonies à cause du blocus continental. L'Angleterre était maîtresse des mers. La cause était entendue, d'où cette volonté de Napoléon d'engager son ultime campagne, celle de la postérité, qui ne sera plus celle du sabre mais celle de l'esprit.

A Claude Dulong-Sainteny : Louis XIV doit beaucoup à Mazarin dans la création du mythe du Roi Soleil. Napoléon n'a pas eu un si grand ministre auprès de lui et il s'est créé de toute pièce à partir d'une carrière de sous-officier obscur, mais sans avoir l'ancienneté et la majesté des Capétiens. Si Chateaubriand continue dans les *Mémoires d'outre-tombe* de le nommer « roi prolétaire », il affirme cependant dans un pamphlet de 1831 : « Napoléon avait marché plus vite que toute une lignée : haut enjambé, dix ans lui avaient suffi pour mettre dix siècles derrière lui ». Napoléon a repris la Révolution là où elle s'était arrêtée et il a pensé la clore par un génie qui lui était tout à fait personnel.

A Charles Hargrove : Si Chateaubriand disait que « les Anglais sont fous » – je lui en laisse toute la responsabilité –, il s'est toujours trouvé il est vrai du côté anglais, des partisans de la Révolution française avec Fox et des admirateurs de Napoléon. Même Wellington. Sa victoire mémorable sur Napoléon le grandissait, en faisait un héros. Mais la tradition de la liberté parlementaire, la liberté d'expression, étaient incompatibles avec le génie despotique de Napoléon. Le reproche qui revient inlassablement chez les trois écrivains cités, est celui d'avoir détruit la liberté. C'est vrai pour Chateaubriand et c'est une raison de sa rupture avec Napoléon ; c'est vrai pour Byron qui médite au champ de Waterloo ; c'est vrai pour Pouchkine lorsqu'il parle de Moscou qui ne s'est pas rendue et a préféré l'incendie à la reddition. La passion de la liberté et le patriotisme de chacun de ces auteurs ont gagné ensuite toute l'Europe, ébranlant le vieux monde des monarchies héréditaires et multiethniques éveillant les nationalismes, ce monde dont Chateaubriand assiste à la disparition. Prophète d'un avenir qu'il réprouve, il demeure nostalgique de cette Europe, celle des « anciennes races » – expression de Tocqueville dans ses *Souvenirs*, lorsqu'il rapporte la mort de Chateaubriand, le 4 juillet 1848.